





## Rue du Croissant Colette Renard

1960 - (PIERRE DELANOË  
- NORBERT GLANZBERG) - VOGUE.

**4,95 - LA CHARLOTTE  
T'ES LE ROI**

accompagnée par  
**RAYMOND LEGRAND**  
et son orchestre

**Vol. 17**

# Colette Renard

**RUE DU CROISSANT ★ ON CULTIVE L'AMOUR**



**EPL 7 806**



Lorsque Nestor le Fripe, étudiant en droit fauché, tombe amoureux d'une prostituée, Irma la Douce, et devient son protecteur, ça donne le livret d'*Irma la Douce*, la comédie musicale ambassadrice de Paris ; Colette Renard est la reine de cette œuvre, avec à son répertoire une constellation de chansons centrées sur la capitale et ses quartiers.



prêtes, monte en puissance pour devenir le parolier numéro 1 de la chanson française à la moitié des années 1960, Norbert Glanzberg surfe sur sa gloire acquise pour avoir, notoirement, composé « Padam, Padam » pour Piaf, dont il était proche. Native d'Ermont, dans le Val-d'Oise, Colette Renard, avec « Rue du Croissant »,

se retourne sur une enfance et une jeunesse imaginaires vécues dans cette artère grouillante du cœur vaillant du vieux Paris. Et à l'entendre tout est vrai : genoux écorchés dans le caniveau, petits larcins, carreaux cassés, amour perdu — rue du Croissant ! Pourquoi, dès lors, chercher à vérifier les faits, puisque la chanson les authentifie ?

De toutes les chanteuses de Paris, avec Patachou et Piaf, par intermittence, Colette Renard sera la dernière de sa génération à mettre le vieux Paris en chanson.



Parce que, le 31 juillet 1914, Jean Jaurès se rendant au Café du Croissant fut assassiné par Raoul Villain, au coin de la rue Montmartre et de la rue du Croissant,

celle-ci est entrée au panthéon de la mémoire sombre de l'histoire de Paris. Chanteuse dans l'orchestre de Raymond Legrand puis seule, Colette Renard figure la Parisienne des années 1950, avec sa gouaille, son dynamisme et un zeste de l'aura des chanteuses réalistes palpable dans certains de ses couplets palpitants.

En 1956, lorsque, au Théâtre Daunou, elle crée *Irma la Douce*, la comédie musicale d'Alexandre Breffort et Marguerite Monnot, elle devient célèbre, incontournable dans son style acidulé, voire paillard, lorsqu'elle chante « Les Nuits d'une demoiselle ». Les auteurs et les compositeurs jouent des coudes afin de lui confier leurs opus. En 1960, au faite de sa gloire, sur une pente nostalgique et pourtant enjouée, elle magnifie « Rue du Croissant », œuvre de Pierre Delanoë et de Norbert Glanzberg. Si le premier, qui exerce auprès de nombre d'inter-





## Rue Saint-Denis Claude-Nougaro

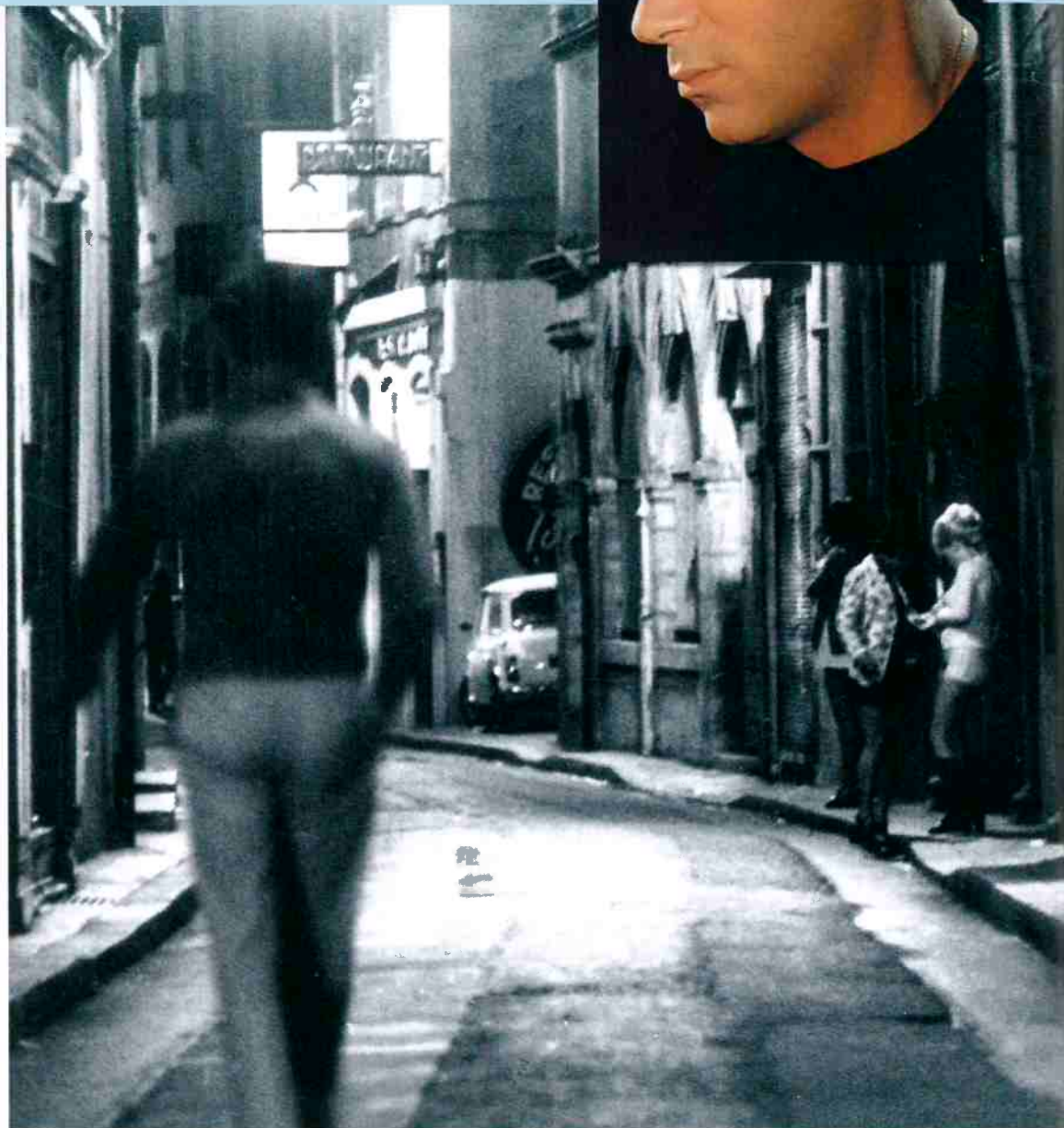
1973 - (CLAUDE NOUGARO  
- MAURICE VANDER) - PHILIPS.



**P**arallèle au boulevard de Sébastopol et à la rue Saint-Martin, la rue Saint-Denis est l'une des plus anciennes rues de Paris : elle a été tracée dès le 1<sup>er</sup> siècle par les Romains. Partagée entre le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup> arrondissement, elle court de la rue de Rivoli, au sud, jusqu'au boulevard Saint-Denis, au nord. Elle aboutit dans l'actuel 10<sup>e</sup> arrondissement à l'arc de triomphe érigé à la gloire de Louis XIV, en 1672, par l'architecte François Blondel, à l'emplacement d'une porte de l'ancienne enceinte de Charles V.

Longtemps, ce fut la rue du prêt-à-porter, avec ses échoppes de gros et de demi-gros dont l'activité désordonnée en faisait un des axes les plus embarrassés de la capitale. Tant de jour que de nuit, elle était également la rue où ces dames en tenues affriolantes pêchaient le client. C'est une longue histoire que celle de la prostitution dans la capitale, et qui mérite une chronologie. Dès le ix<sup>e</sup> siècle, Charlemagne n'eut de cesse de vouloir chasser les filles publiques hors de la ville. Louis IX, lui, les contint aux limites de Paris, près de l'enceinte de Philippe Auguste. Dès lors, elles louèrent ou construisirent des maisons en bordure, aux « bordes » — un raccourci qui donnera naissance au mot bordel. L'enceinte de Charles V intégra ces rues singulières dont le nom garde la trace de la spécialité, telles la rue Brisemiche, encore existante, la rue Gratte-Cul, devenue la rue Dussoubs, la rue Tire-Boudin, changée en rue Marie-Stuart. Dès lors, le clergé et la municipalité gèrent cette activité. Au xviii<sup>e</sup> siècle, la prostitution se concentre au Palais-Royal. Au xix<sup>e</sup>, pour se cacher et pour plus de confort, les filles intègrent les passages couverts. Après l'adoption le 13 avril 1946 de la loi de Marthe Richard, abolissant les maisons closes, la rue Saint-Denis demeura l'un des derniers bastions opératifs de ce commerce discutable. Pour incarner Irma la Douce, l'héroïne de la comédie musicale d'Alexandre Breffort et Marguerite Monnot, en vue de son adaptation filmique par Billy Wilder en 1963, l'actrice Shirley MacLaine vint étudier sur place les coutumes des prostituées parisiennes.

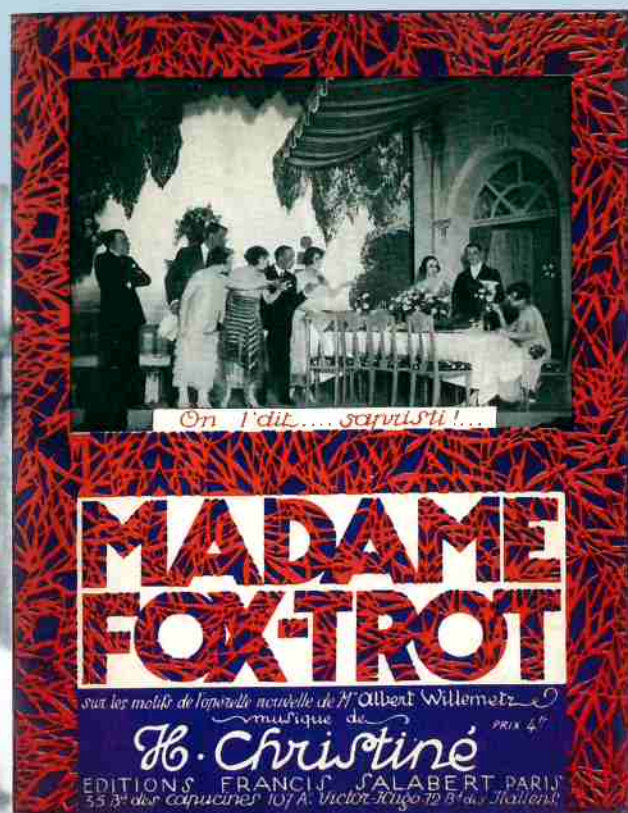
En 1973, dans son album *Locomotive d'or*, Claude Nougaro écrit « Rue Saint-Denis » sur



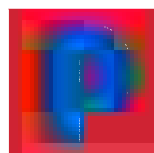
une musique de son fidèle pianiste, Maurice Vander. Armé de métaphores, il se glisse dans la peau du rôdeur en quête de bonnes fortunes dans ce quartier d'étreintes où l'urgence du désir fait loi. Une ode nocturne et poétique dans le plus pur style Nougaro, au second degré, trousse autour de la collision de mots salés échus d'un argot littéraire et somme toute pudique dans le contexte. Il y a de l'Audiberti — un poète que le Toulousain révère — dans cet opus allusif où, tour à tour, le client et la dame s'expriment comme dans une mini-

pièce en deux actes. Lui, l'homme, guidé par son « arbuste » ardent, comprenez qui voudra, elle, tapie dans l'ombre, peinte sous les traits d'une naufrageuse anthropophage qui dévore de l'homme, dans une référence biblique à Adam, de la côte duquel Ève naquit dit-on. En lien étroit avec le rythme de la mélodie, la prosodie du texte traduit l'appétit du narrateur, dont l'accent lyrique parachève avec grâce cette « chanson ». à la gloire des amours clandestines, dans un conte noir où, à la fin, la mante — même pas religieuse — croque l'amant



2<sup>e</sup> Arr<sup>t</sup>BOULEVARD  
DES CAPUCINESBoulevard  
des Capucines  
Étienne Daho2007 - (ÉTIENNE DAHO - ÉTIENNE DAHO/  
XAVIER GÉRONIMI) - CAPITOL RECORDS.

Le boulevard des Capucines n'abrite pas que l'Olympia : il compte aussi les prestigieuses éditions musicales Francis Salabert.



ercé en juillet 1676, ce boulevard tire son nom du couvent des Capucines, dont les jardins s'étendaient alors à proximité. Devenu une artère essentielle reliant la Madeleine à l'Opéra, il regorge de lieux célèbres où s'est jouée l'histoire de la capitale. Dès le xix<sup>e</sup> siècle, la vie artistique, intellectuelle et mondaine se concentre dans ce secteur remuant.

Si les poètes symbolistes Catulle Mendès, Jean Moréas et Laurent Tailhade, influencés par les parnassiens, fréquentent le Café Napolitain, sis au numéro 1 du boulevard des Capucines, au numéro 35, chez Nadar, le père de la photographie, en 1874, les futurs impressionnistes, dont Renoir, Manet, Pissarro et Claude Monet, présentent leurs œuvres. Au numéro 14, en décembre 1895, ont lieu les premières projections payantes du cinématographe d'Auguste



Le « Swinging London » dans les veines : en 1986, Étienne Daho chante à l'Olympia, à Paris.

et Louis Lumière. Et si Offenbach vécut au numéro 8 de 1876 à 1880, année de son décès, Mistinguett, elle, logea au numéro 24 de 1905 à 1906. Du numéro 16 au numéro 22 se situaient les locaux de *L'Événement*, le journal fondé par Victor Hugo le 1<sup>er</sup> août 1848. Sur le plan politique, c'est sur ce boulevard, le 23 février 1848, que s'amorça par une émeute meurtrière la révolution qui allait sonner le glas du règne de Louis-Philippe, dès le lendemain.

En chanson, la légende du boulevard se rapporte évidemment à un numéro précis, le 28, où s'érigeaient les « montagnes russes », une attraction mécanique qui disparut au profit de la célèbre salle de spectacle L'Olympia, fondée en avril 1893 par Joseph Oller et dont, presque soixante plus tard, en 1952, Bruno Coquatrix allait prendre la direction : directeur de la Comédie-Caumartin, il avait été averti que de l'autre côté de la rue l'Olympia, devenu un cinéma, était à reprendre. *Exit* le temps des cafés-concerts, florissants à la Belle Époque : celui du music-hall était arrivé, qui offrait une diversité de numéros au public.

**l'olympia**  
... VOTRE MUSIC-HALL!

DIRECTION *Bruno Coquatrix*



LE PROGRAMME ILLUSTRÉ DE VOTRE SPECTACLE PRÉFÉRÉ

Les fantaisistes associés Roger Pierre et Jean-Marc Thibault passèrent à plusieurs reprises en vedette à l'Olympia.

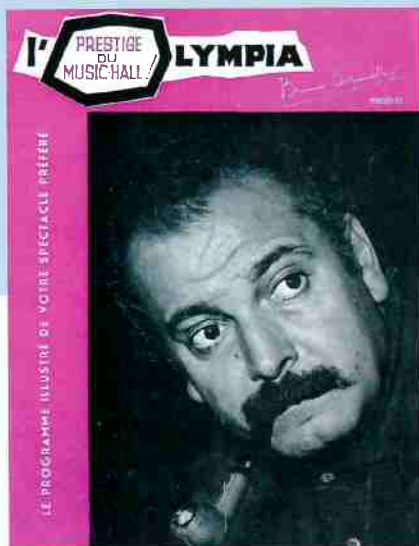
minute. Rue Saint-Denis, où sous la jupe des dames, l'amour et la mort se fondent.

Il n'y eut plus depuis cette année 1973 de plus bel hymne tissé en l'honneur de cette artère et de ces dames qui désertent petit à petit le quartier en une ère moraliste où la loi sévit, qui prétend éradiquer le vice immémorial en le cachant. À ce crible, la rue Saint-Denis du Nougaro d'alors ne serait-elle pas frappée d'anathème ? À méditer.

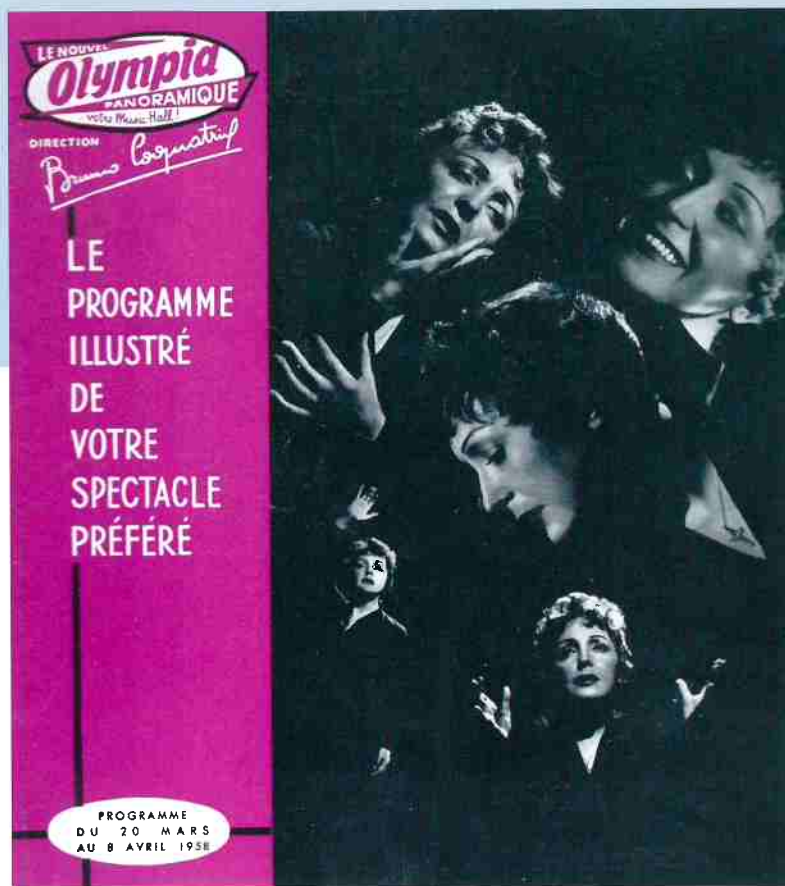
Les rues passent, les chansons demeurent.

Dames patientes pour messieurs pressés, ici tout est affaire de tarifs.





Brassens et Piaf furent tous deux pensionnaires de l'Olympia. Piaf y accomplit même un retour triomphal en 1958.



**L**a première artiste à se produire sur la scène du music-hall du boulevard des Capucines fut la Goulue qui avait jusqu'alors animé les grands soirs du Moulin Rouge. Vers 1900, l'écrivain Colette y apparaîtra complètement nue, étouffant sa réputation scandaleuse de femme libérée avant l'heure. De cette date jusqu'à nos jours — si l'on excepte une interruption de deux ans, entre 1952 et 1954 —, toutes les vedettes nationales et internationales, Trenet, Piaf, Aznavour, les Beatles, les Rolling Stones et consorts s'y sont commises lors d'un programme. Le premier spectacle, en 1954, qui inaugure l'ère Coquatrix, proposait Lucienne Delyle et en ouverture un jeune inconnu, Gilbert Bécaud, qui vouera par la suite un culte sans faille à ce music-hall qui l'a vu naître au grand public. Riche de ses 2 000 places, classé au patrimoine culturel, l'ancien Olympia, détruit mais reconstruit à l'identique ou presque, rouvre ses portes en 1997 après une fermeture de huit mois pour travaux. Une modification à laquelle n'aura pas assisté Bruno Coquatrix, décédé le 1<sup>er</sup> avril 1979.

Étienne Daho foule la scène de l'Olympia pour la première fois le 18 mars 1985. En 2007, avec *L'Invitation*, son troisième album concocté avec Édith Fambuena, ex-membre des Valetins, après *Paris ailleurs* et *Corps et armes*, il décroche un disque de platine, élu le meilleur

dans la catégorie pop-rock aux Victoires de la musique 2008. Dans « Boulevard des Capucines », extrait de cet album, il exalte cette salle qui l'a consacré au mitan des années 1980. Et s'il fait nettement allusion à la façade lumineuse où scintille son nom, à la scène, au centre de laquelle il brille sous mille feux, il place sa chanson sous le signe du remords, invoquant les affres de sa relation compliquée avec son père, duquel il implore le pardon.

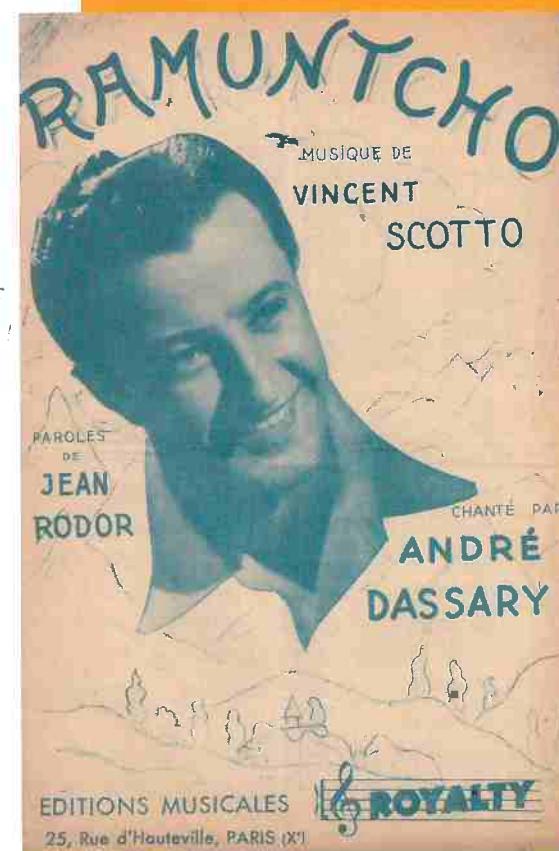
Dans *Le Figaro.fr* en date du 5 novembre 2007, se remémorant cet épisode, il s'explique à propos de cet opus sensible à tous égards : « Il fallait que j'arrive à l'écrire. On en fait une comme celle-là dans sa vie. En 1986, quand j'ai commencé à être connu, cette semaine à l'Olympia était une consécration. Mon père, que j'avais dû voir une fois traverser ma chambre en courant quand j'avais 3 ans, a réapparu. On est venu m'avertir de sa présence juste avant de monter sur scène, ce qui m'a vraiment beaucoup remué. Je n'ai pas du tout voulu le voir après le concert. C'était paradoxal : il y avait une fête avec tous mes amis, la remise du disque d'or de *Pop Satori* et pourtant cette soirée a été un moment vraiment très complexe. Je m'en suis toujours voulu, évidemment, d'avoir été si brutal. Et je ne l'ai jamais revu avant sa mort... »

Un souvenir parmi tant d'autres, à l'Olympia, boulevard des Capucines, où il se passe toujours quelque chose pour quelqu'un...

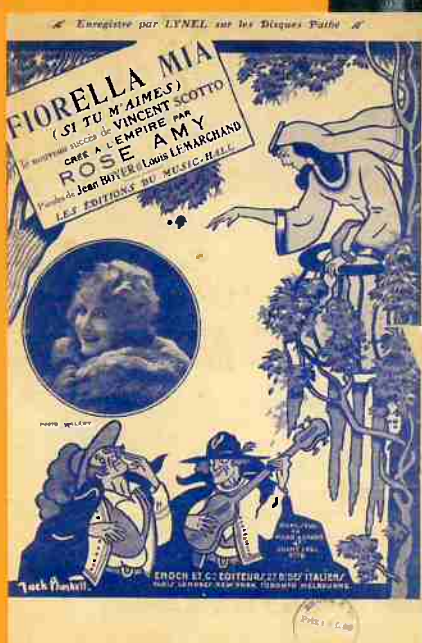
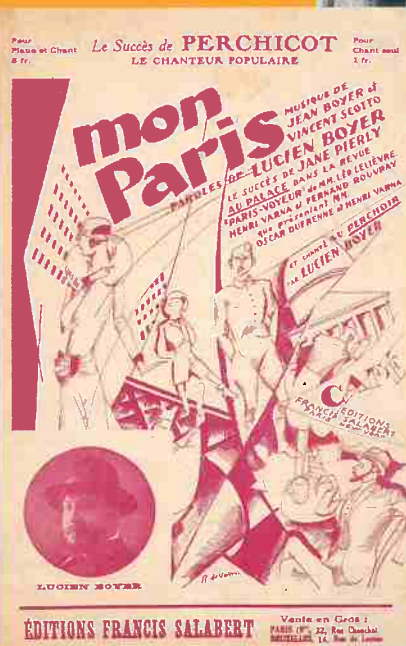
## Vincent Scotto : un homme et une guitare

Par une ironie de l'histoire, Vincent Scotto, qui composa quelques-unes des plus belles chansons autour du thème de Paris, était marseillais. À travers lui, par mélodies interposées, le Sud est venu ensoleiller le ciel et les partitions de la capitale. Autodidacte, il ignorait tout de l'harmonie, sans que cela l'ait pénalisé dans la menée de son œuvre colossale, placée sous les auspices d'une réussite solaire. Les auteurs, compositeurs, interprètes qui prirent sa suite ne manquaient pas de saluer son apport en son temps, tel Brassens, qui déclara : « Je laisse tout Wagner pour une chanson de Vincent Scotto. »

Grâce à Polin, auquel il avait proposé une chanson dont il n'avait retenu que la mélodie, la recommandant à son tour à Christiné, qui l'adapta en « La Petite Tonkinoise », il décroche un premier succès dans l'Hexagone en 1905. Avec le gain de ses premiers droits d'auteur, il gagne Paris avec sa guitare, qu'il ne lâchait jamais. Il lui faudra encore patienter un an avant qu'une carrière plausible s'amorce : en 1906,







## QUATRE MILLE CHANSONS, SOIXANTE OPÉRETTES, DEUX CENTS MUSIQUES DE FILM.

il décroche un autre succès avec « Ah, si vous voulez l'amour », créée à la Scala. D'une invraisemblable prodigalité à ses débuts, il ne se doute pas encore qu'il va composer quatre mille chansons qu'il décortiqua ainsi au terme de son règne à l'occasion d'un entretien avec son ami Marcel Pagnol : « J'ai fait quatre mille chansons dans ma vie. Il y en a au moins deux mille qui ne valent rien, et mille pas grand-chose. Ensuite huit cents acceptables, cent cinquante excellentes et enfin cinquante qui ont fait le tour du monde et qui me plaisent. J'ai perdu mon temps en composant toutes les autres, mais si je n'en avais pas écrit quatre mille, je n'aurais pas écrit celles-là... » Avec les meilleurs paroliers au fil des périodes, Lucien Boyer, Jean Rodor, Géo Koger, Albert Willemetz, Vincent Telli, il a taillé des mélodies sur mesure pour Georgel, « Sous les ponts de Paris », pour Mistinguett, « La Petite Tonkinoise », pour Maurice Chevalier, « Prosper », « La Marche de Ménémon-tant », pour Fréhel, « La Java bleue », pour Joséphine Baker, « J'ai deux amours », pour Tino Rossi, « Marinel-

la », « Tant qu'il y aura des étoiles », etc. Indéniablement, c'est avec ce dernier qu'il se trouva le plus en empathie, eu égard à leurs racines communes du Sud. Ils se sont rencontrés à Lyon au hasard d'une tournée dans laquelle figurait le Corse soyeux en compagnie de Damia et de Gilles et Julien. À Paris, lorsque ce dernier a été engagé par Henri Varna pour la revue *Parade de France* au Casino de Paris, il est venu solliciter Scotto pour qu'il lui taille des chansons sur mesure. En quelques minutes, gratouillant sur sa guitare, celui-ci lui a composé « Vieni, vieni », devenue *dès sa sortie* un standard planétaire. Retranché dans ses bureaux à Paris, passage de l'Industrie, dans le 10<sup>e</sup> arrondissement, à partir de 1936 il compose pour le cinéma et notamment

avec Pagnol, *Fanny*, *La Fille du puisatier*, *Angèle*, *La Femme du boulanger*, *Topaze*, *César*. Au total, il interviendra au générique de deux cents films. En plus de ces deux activités distinctes, on lui doit aussi soixante opérettes, dont la dernière, *Les Amants de Venise*, qu'il écrivit un an avant sa mort, à l'âge de 76 ans, et qui sera créée au théâtre Mogador l'année suivante. Si, bien sûr, il est réputé pour ses opérettes marseillaises, dont *Un de la Canebière*, la plupart de ses œuvres furent montées à Paris, *Montmartre en folie* ou *la Maison Palmyre*, *La Poule des Folies Bergère*, (1925), *Violettes impériales*, (1948), *Les Amants de Venise*, (1953). Aujourd'hui encore, Vincent Scotto reste un des monuments de la chanson française.

Vincent Scotto à son bureau, entre deux chansons.

